

Book Reviews Comptes rendus

Volume 37, numéro 1-2, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1030644ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1030644ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

1918-7750 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2014). Compte rendu de [Book Reviews / Comptes rendus]. *Scientia Canadensis*, 37(1-2), 190–221. <https://doi.org/10.7202/1030644ar>

Book Reviews / Comptes rendus

General / Général

La rivalité universitaire Québec-Montréal. Revisitée 150 ans plus tard. Par Marcel J. Rheault. (Québec: Septentrion, 2011. 274 p., ill., notes, bibl., index. ISBN 9-782-8944-8671-9 27.95\$).

Le titre de cet ouvrage de Marcel Rheault n'est pas celui auquel on aurait été en droit de s'attendre. Cette rivalité universitaire, dont il est question ici, a déjà fait l'objet d'une étude plutôt exhaustive d'André Lavallée en 1974.¹ Rheault la revisite donc 37 ans plus tard. Or, cette querelle universitaire méritait-elle qu'on s'y attarde de nouveau dans un ouvrage de 275 pages? Pour l'ancien professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal devenu, sur le tard, historien de la médecine, il n'en fait aucun doute. Or, l'ouvrage apporte peu d'éléments nouveaux aux thèses de Lavallée. Qui plus est, l'étude présentée ici s'intéresse uniquement aux conséquences de ces querelles de clocher sur l'enseignement de la médecine au Canada français, laissant dans l'ombre les séquelles et perturbations qu'elles ont entraînées dans le champ universitaire québécois dans le dernier quart du XIX^e siècle. Mentionnons à titre d'exemple, l'impact sur l'École Polytechnique de Montréal qui, affiliée en 1887 à l'Université Laval, se retrouve alors entre deux feux quand la bulle papale *Jam dudum*, deux ans plus tard, donne une autonomie presque complète à la succursale de l'Université Laval à Montréal. La réaction des autorités de Laval est alors sans équivoque, « l'Université Laval ne veut plus avoir rien à faire avec l'École Polytechnique puisqu'elle [Université Laval] n'a plus sa raison d'être à Montréal ». Le gouvernement devra alors s'en mêler pour obliger Laval à recevoir la subvention qu'il destine à Polytechnique. Aucune mention dans l'ouvrage de Rheault de cet épisode, pourtant perturbateur dans l'espace des institutions de haut savoir de l'époque puisqu'il mènera à l'incorporation de Polytechnique et à l'acquisition du statut particulier de cette école d'ingénieurs dans le champ universitaire canadien.

On s'étonne d'ailleurs du peu de références, dans le livre de Rheault, de l'ouvrage de Lavallée. Dans la préface, on se serait attendu à ce que l'auteur positionne son étude par rapport à celle de Lavallée. Ce n'est pas le cas. Une préface ne renfermant d'ailleurs qu'une seule note est elle consacrée à l'historien de l'Église, Philippe Sylvain. On l'a dit, ce qui

1. André Lavallée, *Québec contre Montréal: La querelle universitaire 1876-1891* (Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 1974).

intéresse Rheault dans la querelle Québec-Montréal, c'est essentiellement son impact sur l'histoire de la formation médicale au Québec. Les sept premiers chapitres sont ainsi consacrés au survol du développement des premières institutions destinées à ce type d'enseignement. Suivent ensuite des chapitres relatant les stratégies de M^{gr} Bourget (qui nous vaut d'ailleurs le portrait de l'évêque de Montréal sur la couverture de l'ouvrage) pour doter son diocèse d'une université. À partir du chapitre 16, on se tourne vers l'École de médecine et de chirurgie de Montréal et ses négociations avec l'Université Laval. Il faut attendre le chapitre 23 pour plonger dans le vif du sujet avec la création de la Faculté de médecine de la succursale de l'Université Laval à Montréal. On comprendra que l'auteur multiplie les chapitres courts. L'ouvrage n'en contient pas moins de 56!

La rivalité universitaire Québec-Montréal fait une large place au contexte de la mise en place des universités au Bas-Canada au XIX^e siècle et au développement de la profession médicale qui l'accompagne. L'auteur connaît bien les archives qu'il a consultées et sait relater avec force détails les péripéties des acteurs que sont les autorités de l'Université Laval et les professeurs des principales institutions médicales. On le sent moins à l'aise quand il sort de son domaine de prédilection qu'est celui de l'histoire de la médecine. Des répétitions alourdissent l'ouvrage et quelques erreurs factuelles s'y glissent. Ainsi à la page 15, l'École médecine de Québec est incorporée à l'Université Laval en 1852 et à la page 26 en 1854. L'Université de Montréal n'est pas reconnue en 1920 (p. 17), mais bien en 1919. Il n'est pas tout à fait juste d'écrire que « l'archevêque et Séminaire de Québec favorisent le parti libéral » (p.11). Il n'en demeure pas moins que ceux, intéressés par le menu détail des tractations qui ont mené à la fusion de l'École de médecine et de chirurgie de Montréal avec la Faculté de médecine de la succursale de l'Université Laval à Montréal, y trouveront de quoi les sustenter.

ROBERT GAGNON

Université du Québec à Montréal

***Les universités nouvelles. Enjeux et perspectives.* Par Yves Gingras et Lyse Roy (dirs.).** (Montréal: Presses de l'Université du Québec, 2012. xvi + 324 p., ill., tab., notes, bibl., index. ISBN 978-2-7605-3557-2 36.00\$).

Depuis 1800, l'histoire des universités et l'histoire des sciences sont intimement liées. Aussi faut-il recevoir avec intérêt tout ouvrage susceptible de jeter un peu de lumière sur l'histoire universitaire.

L'ouvrage proposé par Lyse Roy et Yves Gingras, tous deux professeurs à l'UQAM, concerne plus spécialement les « universités nouvelles », c'est-à-dire en gros les institutions nées depuis la Seconde guerre mondiale. Les textes qui composent cet ouvrage collectif visent à cerner les motifs qui ont provoqué l'éclosion de cette nouvelle génération d'universités en Occident. On tente également de mieux cerner les caractères distinctifs de ces institutions.

Bien sûr, plusieurs textes sont consacrés à des universités étrangères, comme Vincennes en France ou Roskilde au Danemark. Hormis l'intérêt que présente toujours la comparaison, il y a peu à en dire pour les lecteurs de *Scientia Canadensis*. Nous nous concentrerons plutôt sur les textes qui portent sur les universités canadiennes. Le réseau de l'Université du Québec a visiblement la faveur des chercheurs. L'UQAM fait à elle seule l'objet de trois textes; l'École nationale d'administration publique et la TÉLUQ retiennent chacune l'attention d'un auteur. Ajoutons le texte de Sylvie Bonin, Johanne Bujold et Pierre Doray, qui porte sur les « étudiants nouveaux » de l'Université du Québec. En fait, il n'y a sur les universités du ROC (*Rest of Canada*) que le texte, fort intéressant au demeurant, de Maurice Lagueux, consacré à l'architecture. C'est peu, compte tenu du fait que près d'une trentaine d'universités *canadian* ont obtenu leur charte depuis 1960. Il y avait certainement matière à étude, mais qu'y faire ?

D'entrée de jeu, Claude Corbo pose la question cardinale: à quel degré ces universités dites « nouvelles » sont-elles différentes des institutions qui les ont précédées. En prenant le cas de l'UQAM, qu'il connaît bien pour y avoir été professeur et recteur, il met en évidence les caractères novateurs de l'université montréalaise, mais ne manque pas de souligner les forces centripètes qui l'ont ramenée au modèle plus traditionnel. « Nouvelles » sans doute, nées pour accueillir des clientèles plus populaires, pour défricher des domaines nouveaux du savoir et pour innover au chapitre des modes d'enseignement, les universités de la dernière génération ont quand même dû se conformer aux standards universitaires, notamment dans la gestion de leur corps professoral et dans le domaine de la recherche. Nouvelles, mais universités quand même.

Cette tension entre ce qui est « nouveau » et ce qui l'est moins - la « dialectique de la différence et de la similarité » comme l'appelle Corbo très justement - traverse presque tous les textes et donne à l'ouvrage la cohésion qui fait souvent défaut à un ouvrage collectif. Cela dit, l'ouvrage apportera plus à l'historien de l'université qu'à l'historien des sciences. En effet, aucun auteur n'a choisi de suivre le développement d'une discipline ou d'un thème de recherche dans l'une de ces universités nouvelles. Dans l'étude consacrée à l'ÉNAP, Caroline Dufour montre

bien comment, dans les universités déjà établies, des rivalités inter départementales (entre les sciences politiques et les sciences de l'administration, par exemple) ont bloqué le développement de l'administration publique comme discipline, laissant la voie libre à la création d'une nouvelle institution. Des analyses comparables pourraient montrer comment les universités de dernière génération ont pu être un terreau fertile pour de nouvelles spécialités scientifiques. À titre d'exemple, rappelons que c'est l'UQAM qui a été la première à offrir un doctorat en sciences de l'environnement.

En attendant ces études, accordons aux auteurs du présent ouvrage le mérite d'avoir attiré notre attention sur le fait qu'il y a des « générations » d'universités et, pour pousser plus loin encore la métaphore biologique, que chacune a son ADN propre.

RAYMOND DUCHESNE
TÉLUQ

Environment / Environnement

Canadians and the Natural Environment to the Twenty-First Century.
By Neil S. Forkey. (Toronto: University of Toronto Press, 2012. xi + 157 p., bibl., index. ISBN 978-0-8020-4896-7 \$24.95).

In this short book Neil Forkey presents an accessible introduction to essential themes in Canadian environmental history. His treatment is brief, but his view is broad, covering nearly five centuries. Chapters are arranged thematically and roughly chronologically. He begins by suggesting that Canadian environmental history can be understood in terms of two conflicting imperatives: to exploit, or to protect nature. As he acknowledges, this view lacks nuance (conservation for some has often meant exploitation for others), but it is a useful point of departure. He goes on to construct a more subtle and complex analysis, examining a range of topics, including settlers' perceptions and transformations of nature, resource exploitation and conservation during early industrialization, ideas about nature and the nation as expressed in parks and other initiatives, and the emergence of environmentalism amidst concerns about Great Lakes pollution, acid rain, and climate change.

These topics provide a good foundation for exploring key themes in environmental history. The diking of coastal marshes by Acadian farmers, and the "ecological revolution" accompanying land clearing, railroad building, and agriculture in Upper Canada illustrate how settlement could imply transformation. The fate of beavers and other furbearers, and of

fish, trees and other resources, demonstrate Canadians' tendency to exploit beyond the limits of local environments. Conservation—ostensibly the noble pursuit of efficiency and wise use—often favoured some resource users over others, accentuating conflicts between urban sportsmen and rural hunters, and between industries and Aboriginal people. More recently, the St. Lawrence Seaway and hydroelectric dams in several provinces have demonstrated Canadians' capacity to transform, if not obliterate, communities and habitats. Forkey also pays appropriate attention to ideas regarding the environment expressed in literature, the arts, and popular culture: from nineteenth century landscape painting to contemporary songwriters and novelists.

Relations between settlers and Aboriginal peoples form another significant theme. Forkey's account includes the devastating impact of European diseases (beginning in the Atlantic region in the seventeenth century, and spreading west and north), evolving relations during the fur trade era, dispossession of Aboriginal nations through settlement, and, more recently, the assertion of Aboriginal rights to land and resources, evident in the proposed Mackenzie Valley gas pipeline, Atlantic fisheries disputes, and other instances.

Forkey also explains how Canadian environmental history crosses borders, through the movement of materials and knowledge. European ideas about nature influenced perceptions of the Canadian landscape. International demand drove trade in fish, timber, fur, and other resources. Twentieth century efforts to manage the "continental commons" encouraged transboundary agreements, beginning with the Boundary Waters Treaty (1909) and the Migratory Birds Convention (1916).

Of particular interest for readers of *Scientia Canadensis*, Forkey identifies in numerous instances, and describes at some length, the roles of science in the environmental history of Canada. Relations between Europeans and Aboriginal peoples were framed in terms of knowledge. Colonization required cataloguing nature and its resources, and geological and agricultural surveys guided and justified settlement of the western frontier. Amateur naturalists and an emerging cohort of professional scientists collected species, observed the climate, and presented glimmerings of ecological insight. As governments assumed responsibility for science, creating the Geological Survey and other agencies, expert knowledge took on new roles, encouraging and managing resource exploitation, often at the expense of local knowledge.

Forkey's book is by no means a comprehensive account of Canadian environmental history, such as Graeme Wynn's *Canada and Arctic North*

America: An Environmental History.¹ However, it will be very useful to students new to the field, and it should find a place in environmental history courses (perhaps supplemented with additional readings for more detailed coverage of selected topics), and in Canadian history courses that include attention to the environmental dimensions of our history. The book assumes no prior knowledge beyond the basics of Canadian history, and reference lists enable the reader to pursue topics in more depth.

STEPHEN BOCKING
Trent University

***An Environmental History of Canada.* By Laura Sefton MacDowell.** (Vancouver: UBC Press, 2012. 352 p., ill., notes, bibl., index. ISBN 978-0-7748-2102-5 \$49.95).

An Environmental History of Canada is a survey text that examines the diverse ways humans have shaped and impacted the natural environment in what is now Canada. This historical overview of the human interaction with nature is framed as a relationship driven largely by the exploitation of natural resources. Across its four sections, the text emphasizes the continual struggle to give the environment standing and thereby be protected in Canada in the shadow of an imperative for sustained economic growth and belief in the ability of technology to solve emerging problems.

The first section provides a short description of transformations that swept across the northern hemisphere prior to humans, followed by a discussion of the first people to inhabit North America, the first Europeans to arrive to this region, and early European settlement. This section addresses the interactions and trade that developed between Aboriginal peoples and early European settlers, and the extensive and significant impacts caused by European immigration, as the land was deforested and agricultural settlements were established. Emphasized is the transition in this period from a largely subsistence economy to an export-oriented commodity-based economy, coupled with a discussion of how Aboriginal peoples and early European traders and settlers differentially affected the natural environment they relied upon. As Sefton MacDowell details, while for many the establishment of the Dominion of Canada, completion of the Canada Pacific Railway, and relegation of First Nations to reserves represented progress and civilization, these

1. Graeme Wynn, *Canada and Arctic North America: An Environmental History* (Santa Barbara: ABC-CLIO, 2007).

developments caused irrevocable damage to the environment, and European and Aboriginal relations.

The second section discusses mining, early urban and suburban development, the conservation movement, cars and consumerism. This section explores how the exploitation of resources and new sources of energy gave rise to industrialism in Canada and drove economic development and eventually a consumer culture. Topics covered in chapter three include the relationship between the railway construction and industrial development, spatial and urban expansion, urban design and green spaces, and the emergence of public health initiatives focused on addressing pollution and waste. Chapter four explores the emergence of the conservation movement in Canada, detailing its connections to its American cousin, its firm roots in forest and wildlife conservation, and the eventual establishment of national parks and other protected areas. The history of mining is the focus of chapter five with an emphasis on the role played by the Geological Survey of Canada and the expansion of the railway system north and west, the progression in mining from coal to the extraction of other minerals, and the environmental and social impacts of mining activity. The section ends with a discussion of the emergence of car culture in Canada, and alongside this the development of an extensive network of highways, single-family homes built in new suburban developments, and mass consumerism. Together the chapters highlight key conceptual shifts related to waste and pollution as nuisances versus health concerns, the support for and interest in public green spaces, natural resources and wildlife as inexhaustible versus depleted and needing protection, and the evolution of insatiable consumer desires.

Energy, water and agriculture are the focus of section three. Sefton MacDowell discusses the evolution of energy production in Canada—from coal, to hydroelectricity, to oil and gas, and finally nuclear—and the role of private and public utilities in transforming energy from a service to a commodity. Her examination of water emphasizes its manipulation and use as a dumpsite for waste. Within this chapter, Sefton MacDowell highlights the Great Lakes and James Bay, describing how their ecosystems were disrupted through engineering, pollution, and the failure to implement and act on environmental regulations. The chapter on food and agriculture provides an overview of the transformation in food production and distribution that occurred over the past century and fed into an industrial agricultural system unconstrained by biological realities that has in turn promoted a food culture divorced from the land. Overall this section highlights how energy, water and agriculture became essential to the industrialization of Canada and fed the consumer culture, and in the process these natural resources have been divorced from their ecological contexts resulting in extensive environmental and sometimes social damage.

The last section provides an overview of the environmental movement in Canada, parks and wildlife, coastal fisheries, and the North and climate change. Sefton MacDowell traces the roots of the environmental movement, its growth and influence, and its evolution in focus and approach over the past five decades. While she notes a few successes in this regard, her emphasis is on how Canada's many failures to protect the environment are a result of poor policy and lack of political will. The next chapter highlights the progress in parks and wildlife management toward an ecological approach, revealing the conflicting expectations and objectives over preservation and use that have plagued parks since their inception. Chapter twelve focuses on the history of the west coast salmon fishery and east coast cod fishery. Through these case studies Sefton MacDowell tells a story about abundant, healthy fisheries devastated by overharvesting, advances in technology and mismanagement by the Department of Fisheries and Oceans who consistently gave priority to economic development over ecosystem-based approaches. The history of Canada's North traces the role of sovereignty claims, resource development projects and the environmental consequences of development on the lands and peoples north of 60°. The Mackenzie Valley Pipeline Inquiry postponed this trajectory of development until Aboriginal land claims were settled allowing for a more inclusive approach to development in the North. But Sefton MacDowell argues that the social and ecological fabric of the North is now threatened by climate change and the failure of governments to address this issue.

The volume is fairly comprehensive in that it covers all the topics one would expect in a survey of the environmental history of Canada. The figures, photographs and set-off text boxes contain specific detail of particular issues and thereby complement well the main text. However, *An Environmental History of Canada* paints the history of the relationship between humans and nature in rather black and white terms. The emphasis is on the socio-economic realm and how humans have negatively affected the natural world, supplemented by some discussion of perceptions, ethics and law. But the text doesn't really delve into understanding nature itself but rather largely treats the ecological context as the stage upon which human history has played out. Hence, given its breadth but lack of depth, the book would be appropriate for a second or third year environmental history course, especially if supplemented by more in-depth pieces that explore the complexity and subtleties of main themes and issues that are introduced in this text.

LORELEI L. HANSON
Athabasca University

***The Fluid Envelope of Our Planet: How the Study of Ocean Currents Became a Science.* By Eric L. Mills** (Toronto: University of Toronto Press, 2009. xii + 434 p., bibl., notes, index, ill., ISBN 0-8020-9697-2 \$85.00)

Eric Mills has been a keen observer of the ocean sciences for much of his life, as an oceanographer and a historian. His previous book, *Biological Oceanography: An Early History* (Cornell, 1989), revealed the range of efforts to investigate the ocean's metabolism, with plankton as the centerpiece of a dynamic approach to the ocean's biological systems. With his book, *The Fluid Envelope of Our Planet*, Mills tackles physical oceanography in the same spirit, revealing how scientists came to understand the ocean's currents as a dynamic circulation system. The result is a thoughtful, meticulous study of individuals and institutions in Europe and North America, linking the nineteenth-century marine sciences to the outlooks of oceanographers in the post-World War II era.

Although Mills is keen to demonstrate social and political trends in research, his approach is mainly biographical. After a brief survey of ocean studies from ancient times to the nineteenth century, he settles into a discussion of those leading men who weighed in on the question of ocean circulation. English geographer James Rennell gave the wind most of the credit, whereas the intrepid German naturalist Alexander von Humboldt saw additional motive forces—differences in evaporation rates according to latitude, changes in atmospheric pressure according to location, or even the earth's rotation itself. Humboldt also suggested the existence of polar currents composed of deep cold water, bound for the equator. The first bona fide controversy pitted English physiologist W. B. Carpenter against Scottish geologist James Croll. Drawn from thermometer measurements aboard the *Lightning* (1868) and *Porcupine* (1870), Carpenter reasoned that the sinking of cold, dense water might drive ocean circulation. Croll's competing theory favored wind as the motive force. The tension between these two perspectives, wind-driven and thermohaline circulation (the latter based on density, as determined by temperature and salt content), forms a thread weaving together the rest of the book's narrative.

The core point the book is that predictive, mathematical studies of ocean dynamics slowly but decisively replaced descriptive ocean sciences. The germ of this new brand of oceanography came from Scandinavia. Inspired by the (now-abandoned) physics concept of the ether, Vilhelm Bjerknes in 1897 devised a theorem to explain the acceleration of fluids and the creation of vortices due to the unequal distribution of pressure and density. It was not long before he applied this to the oceans and atmosphere, where such inequalities were frequent. Bjerknes observed that such areas were rather unstable, and under the influence of the earth's

rotation they caused large movements of air and water. More important, these motions could be predicted. Soon other Scandinavians, the Norwegian Bjørn Helland-Hansen and the Swede Johan Sandström refined Bjerknes's theorem to orient it specifically to ocean processes.

Wherever this approach to the oceans took hold, it did so because of practical problems to be solved. Often mathematical, dynamic oceanography found "foster homes," as Mills calls them, in places interested in fish migrations (such as Norway and Canada) or in iceberg locations (such as the United States). Elsewhere the ideas spread because of individuals such as the Norwegian Harald Sverdrup, who directed southern California's Scripps Institution of Oceanography. The first inroad of this approach in North America was in Canada, where Norwegian oceanographer Johan Hjort had come in 1914 to investigate the herring fishery. And yet Canada remained on the periphery. Mills blames Canada's philistine scientific values, concerned with making resource inventories rather than mathematical assessments.

Mills ends his discussion with the post-World War II work of the American Henry Stommel, whose model of circulation (developed with Arnold Arons) was not only mathematical, it also united density-driven circulation with wind-driven circulation. The model was the first to explain the fast-moving currents at the western ends of the oceans (the Atlantic's Gulf Stream, the Pacific's Kuroshio, and the Indian's Agulhas). Stommel regarded the Carpenter-Croll controversy as mere verbal sparring, not real science, and he routinely dismissed colleagues whose work (he felt) lacked mathematical rigor. In an obituary of Columbus Iselin, for example, he observed that "as a scientist he was beyond his depth." (p. 228).

Occasionally Mills himself adopts a similar tone toward non-mathematical scientific explanations. In showing how studies of ocean currents "became a science," Mills can be rather critical of those who did not jump on board the Scandinavian ship, as in the case of French oceanographers. In Mills's telling, because French oceanographer Joulieu Thoulet was a mere dabbler in mathematical analysis, not ready to understand it fully, he singlehandedly delayed the introduction of dynamic physical oceanography into France for several decades.

The "foster homes" approach has allowed Mills to construct a compelling narrative that crosses many national boundaries—and of course, oceans. He is careful to situate research within scientists' day-to-day social and political environments, whether it is the Canadians looking into fisheries, the southern Californians trying to move beyond marine biology, or the Germans trying to mount expeditions in the tough times of the Weimar Republic. Mills's appreciation of these details and his mastery of the science have allowed him to produce an authoritative and

thought-provoking account of the history of modern physical oceanography.

JACOB D. HAMBLIN
Oregon State University

Technology / Technologie

Cold War Fighters: Canadian Aircraft Procurement, 1945-54. By **Randall Wakelam.** (Vancouver: UBC Press, 2011. xiv + 187 p., ill., app., notes, bibl., index. ISBN 978-0-7748-2149-0 \$32.95).

Give Me Shelter: The Failure of Canada's Cold War Civil Defence. By **Andrew Burtch.** (Vancouver: UBC Press, 2012. xv + 277 p., ill., notes, bibl., index. ISBN 978-0-7748-2241-1 \$32.95).

Cold War Fighters and *Give Me Shelter* are part of UBC Press' excellent series of works on Canadian military history. Both are well-researched narratives, and both go through essential administrative details of decision-making (or lack thereof).

Cold War Fighters visits material that has not previously been covered, but will be very familiar to many readers. Wakelam looks at the procurement history for both the F-86 manufactured by Canadair in Montreal, and the CF-100 designed and manufactured by Avro in Toronto. He covers the essential political-military-industry triangle and its nuances through demobilization and then the Korean War. Wakelam looks at the significant domestic and international politics that impacted decisions about specifications and procurement. He also studies the back and forth dialogue between the Royal Canadian Air Force (RCAF) and its two aircraft suppliers.

The bulk of *Cold War Fighters* is a well-structured narrative, and Wakelam denotes his core argument pieces by switching to first person. His initial quest was to discover what role senior Air Staff played in the evolution, and he comes away convinced that Air Staff were reasonable and steadfastly committed to developing a Canadian capacity. Finally, Wakelam provides a case that Avro struggled to meet its contractual obligations to the government.

Give Me Shelter covers more than twenty years of stumbling in civil defence. It is a topic that has not been covered in a Canadian context before, but Burtch masterfully incorporates international literature on the topic. Burtch looks at the dialogue between federal, provincial, and municipal governments as well as local volunteer organizations set in an international and national context. He organizes this in three phases based

on the preferred civil defence method of the time: self-help, evacuation, and national survival.

While Burtch's conclusions in *Give Me Shelter* are unsurprising to anyone who understands citizens and governments, they bear repeating. The reasons for failure of civil defence in Canada were twofold: a lack of commitment by individual citizens except when significant international events like the Cuban Missile Crisis forced them into action (at which point it was entirely too late to prepare), and the inability of different levels of government to agree on policy especially who should pay for implementing the policy.

Both *Give Me Shelter* and *Cold War Fighters* do a generally admirable job of reminding readers of the meaning of the many acronyms necessarily deployed throughout by redefining them at the beginning of each chapter. Both authors also do a magnificent job of putting an intelligible structure to the vast primary research they conducted.

However, where Burtch engages the relevant secondary literature of the United States and elsewhere, Wakelam steers clear of seminal works on aircraft procurement like Sherry, Holley, and Moy; he keeps his focus largely on works that cover Canada, with a few tangents into British and American sources that cover discussions directly relevant to his two episodes.

That said *Cold War Fighters* is important for two reasons. The first strength of Wakelam's work is how faithfully he presents the minutiae of the archival documents, which will spare future researchers countless hours reconstructing this very important pair of decisions. The other strength is the choice of topic—the RCAF budget ballooned in the ten-year period Wakelam covers, so historians, political scientists, and others will have this important case study to construct more comprehensive arguments that incorporate other voices and other viewpoints.

Give Me Shelter is a fantastic piece of scholarship. Burtch succinctly summarizes decision-making episodes and covers a twenty-year period of indecision and public confusion until Canada moved to civil emergency planning from civil defence. Finally, Burtch's exhaustive research leaves no voice unheard in his dealing with civil defence. He has read archives, watched films, consulted interview transcripts, and read a variety of newspapers and magazines. His conclusions are compelling, and there seem to be few questions about civil defence left unanswered.

JONATHAN TURNER
University of Toronto

***Hydro-Québec et l'État québécois, 1944-2005.* Par Stéphane Savard.** (Québec: Septentrion, 2013. 448 p., ill., notes, bibl., index. ISBN 978-2-8966-4808-5 39.95\$).

La mission d'Hydro-Québec va bien au-delà que celle qui consiste à répondre, à un prix raisonnable, à la demande d'électricité des résidences, industries et commerces du Québec. Stéphane Savard affirme dans son étude que la société d'État au cours de ses 60 premières années d'activité, a servi à la construction identitaire de la société québécoise et à son évolution. L'entreprise aurait été investie du rôle de « vecteur de représentation » (p. 23).

Cet ouvrage souhaite, principalement à partir d'abondantes citations des débats de l'Assemblée Nationale, rendre compte de la contribution d'Hydro-Québec à la construction de l'identité culturelle. Il montre les diverses composantes et étapes dans l'évolution du système de représentation dont le point d'apogée – soit le moment de plus forte adhésion collective – aurait été atteint dans les années 1960 et 1970. Cette proposition générale sert à exposer les rapports de forces qui opposent les dirigeants politiques des différentes formations politiques provinciales. Celles-ci s'affrontent dans des luttes pour l'hégémonie en opposant valeurs et symboles et dont Hydro-Québec serait tantôt l'enjeu et tantôt la représentation.

Après un bref survol historique (chapitre 1), l'auteur présente en six chapitres autant de représentations qui illustrent les processus par lesquels les particularités des liens qui définissent l'appartenance de l'entreprise à la société se sont construites et transformées au rythme de l'évolution de notre vision collective de la modernité. Ainsi Hydro-Québec se voit-elle investie de diverses missions alternant les conquêtes héroïques aux objectifs comptables. Le chapitre 2 traite du rapport à la nature qui recèle des richesses énergétiques considérables. C'est la conquête du nord avec les grands projets tels Manic et la Baie James. Ce rapport à la nature évolue, il faut tour à tour la dompter, la respecter puis la protéger. Dans le chapitre 3 il est question du territoire et de son exploitation destinée à créer de la richesse et surtout des emplois. Depuis son invention, l'électricité a été associée à l'industrialisation, le développement économique est le thème du chapitre 4. La disponibilité d'une source d'énergie abondante et bon marché a servi d'argument aux gouvernements successifs pour attirer des investissements. Le « savoir-faire » associé au développement des technologies propres aux activités d'Hydro-Québec est examiné dans le chapitre 5. Les deux derniers chapitres portent sur les constructions symboliques ; aux valeurs de l'entreprise d'État associées à ses réalisations. Entré tardivement dans le siècle des lumières, le Canada français s'émancipe des représentations chrétiennes, s'affirme dans la

modernité et conforte son identité nationale au rythme de l'augmentation de la production de kilowatts.

La nationalisation d'Hydro-Québec est devenue le signal de départ symbolique à la prise en charge par les francophones du développement économique. D'abord marquées par le colonialisme et le paternalisme, les incursions dans le Nord ont forcé la reconnaissance de l'Autre (chapitre 7), soit les nations autochtones, et, de négociations en négociations, à leur intégration – limitée – aux grands projets et par le fait même aux représentations identitaires portées par l'entreprise d'État.

L'ouvrage de Stéphane Savard confirme la dimension volontariste de l'intervention publique. Depuis la première nationalisation (1944) le gouvernement a stimulé la réalisation de grands projets hydroélectriques. L'électricité est devenue le moyen privilégié du développement économique et social. Il est peu probable que l'essor des services et programmes gouvernementaux ait été aussi important sans les ressources, revenus et emplois, générées par Hydro-Québec. La forme thématique de l'étude des représentations, telle que rapportée plus haut, sert la thèse de l'auteur. Elle présente l'inconvénient de reprendre chapitre après chapitre l'histoire de l'entreprise, de son premier président, Téléphore-Damien Bouchard, à l'actuel Thierry Vandal, de Maurice Duplessis à Jean Charest et passant par l'incontournable René Lévesque et sa légende.

L'étude fait la part belle aux discours et montre, au moyen de longues citations, les positions et intentions des dirigeants politiques aux différentes époques sur la variété des sujets abordés. Il me semble qu'il aurait été utile de compléter la présentation des discours par quelques données empiriques montrant l'évolution de différents indicateurs (production, consommation, exportation, tarifs, revenus). Je ne propose pas de confirmer, d'opposer ni même de comparer discours et statistiques, mais plutôt, je suggère que ces quelques chiffres auraient donné la mesure des réalisations, et offerts une référence simple pour donner au lecteur la mesure de l'évolution de l'entreprise. C'est ce que font, à leur manière, les photos qui sont reproduites dans l'ouvrage. Le statut de ces images n'est pas clair. S'agit-il de montrer aux lecteurs une représentation des réalisations d'Hydro-Québec, où, à partir d'images de propagande (la plupart sont tirées des archives d'Hydro-Québec) d'illustrer le processus de construction identitaire et ainsi contribuer à la thèse défendue par l'auteur. Il aurait été utile d'apporter ici une précision. Curieusement l'ouvrage fait pratiquement l'impasse sur les zones d'ombre de l'entreprise et les erreurs de jugement des dirigeants politiques. Il est vrai qu'il est fait mention de l'abandon de Grande-Baleine et de celui de la centrale au gaz du Suroît. Mais il est peu question du fiasco de notre « rattrapage nucléaire » (p. 267), des droits d'eau accordés aux auto-producteurs, aux tarifs préférentiels aux grandes entreprises et au développement des éoliennes.

Par ailleurs je regrette que l'auteur n'ait pas accordé d'attention aux discours et échanges entourant et régissant la tarification. Il est bien connu que les prix exigés par Hydro-Québec sont les plus bas en Amérique du Nord. La loi qui régit la tarification a identifié un « bloc patrimonial » (165 TWh) soit la capacité de production des centrales désignées à leur tour comme « patrimoniales » (d'avant 1998). Un tarif préférentiel (inférieur au coût marginal) s'applique à cette énergie. Ainsi l'équivalent d'une rente est accordé aux consommateurs. C'est, pour reprendre une expression de politicien, un « choix de société » et incidemment une cause de gaspillage. Il me semble évident que l'on atteint ici des sommets de représentation identitaire quand on qualifie des installations hydro-électriques et l'énergie produite de trésors patrimoniaux.

Un historien est aussi le produit de son époque, c'est probablement la raison pour laquelle toute référence à un souci de rentabilité est aussitôt qualifiée de néo-libérale par l'auteur (p. 216). Ce dérapage était évitable. Anticiper la demande, accorder des tarifs préférentiels aux principaux utilisateurs, appliquer les tarifs les plus bas, subventionner la concurrence de l'éolien, sont autant de décisions qui montrent clairement et de manière consistante, que la politique énergétique du gouvernement est très éloignée de la logique de maximisation des revenus.

Le travail proposé par Stéphane Savard est intéressant parce qu'il souligne et illustre les processus par lesquels les sociétés construisent des représentations d'elles-mêmes. Hydro-Québec se prête parfaitement à l'exercice, peut-être trop bien. À l'époque de Félix et de Georges Dor (p. 111 et 389), nous étions toutes et tous hydro-québécois. Ce n'est plus le cas. Quelque chose a quand même dû se produire depuis dont l'ouvrage ne dit mot.

PHILIPPE FAUCHER
Université de Montréal

Power from the North: Territory, Identity and the Culture of Hydroelectricity in Quebec. Par Caroline Desbiens. (Vancouver: UBC Press, 2013. xxiii + 281 p., ill., maps, bibl., notes, index. ISBN 978-0-7748-2418-7 \$34.95).

Quelques groupes d'universitaires anglo-canadiens viennent récemment de désigner ce qui pourrait être défini comme un nouveau champ de recherches interdisciplinaires appelé certes à un bel avenir: *energy humanity*. La remarquable étude des cultures de l'hydroélectricité au Québec par la géographe Caroline Desbiens s'impose comme un bel exemple de l'application de ce concept au domaine complexe des énergies et de leurs significations culturelles qui demeurent en fait la seule

perspective par laquelle la plupart des phénomènes concernant la question des énergies nous sont communiqués : discours politiques, médiatiques, promotionnel, scientifiques, économiques et vulgarisation diverses.

L'ouvrage de Desbiens s'est fixé plusieurs objectifs s'articulant parfaitement les uns aux autres pour rendre compte de l'hydroélectricité comme phénomène culturel dont la spécificité québécoise est par ailleurs reconnue sans conteste par le Canada anglais qui s'y intéresse plus qu'un lectorat universitaire québécois ne saurait le croire. D'autres travaux sur les complexes hydroélectriques développés par Hydro-Québec, en particulier Manicouagan-Outardes ayant déjà été établis, la chercheuse a concentré son attention sur le développement du complexe de la Baie James est de ses implications politiques, sociales, historiques et géoculturelles, et pour les Québécois et pour les peuples des Premières Nations dont c'est le territoire. Dès lors, le parti pris de présenter son travail sous l'angle de la nordicité met un accent spécifique sur les néo-colonialismes associés à nos relations avec les territoires du Nord du Québec et de leurs habitants.

L'auteure souligne bien dans son introduction la complexité des perspectives québécoises sur le Nord qui ont tâché de traduire, dans la seconde moitié du vingtième siècle toutes les formes d'appropriation du territoire, des ressources et de représentations ou de non-représentation des communautés autochtones qui s'y trouvaient, comme si la Baie James, nous précise Desbiens avait joué pour les Québécois à la fois le rôle de l'Eldorado, du Nouveau-Monde, de la géographie à réécrire, d'une terre à s'approprier, d'une compensation surdimensionnée sur laquelle les habitants originaux étaient représentés comme des problèmes à régler ou des oppositions inattendues et malvenues. Évidemment, pour justifier l'ampleur des constructions culturelles relatives à l'élaboration du complexe hydroélectrique de la Baie James, il fallait établir dès le départ de l'ouvrage l'importance de ce que la chercheuse désigne comme le *nexus* de l'hydroélectricité au Québec, le rôle fondamental de la création et de la nationalisation d'Hydro-Québec et son instrumentalisation par les pouvoirs politiques successifs dans le processus de construction de la nation québécoise dès l'aube de la Révolution tranquille et au-delà. Desbiens s'acquitte extrêmement bien de cette tâche fondamentale que nous qualifierons d'explicative, car seul le rappel de l'importance de ce *nexus* singulier dans l'histoire québécoise permet de comprendre la fonction mythique qu'a pu occuper la Baie James comme géosymbole de l'histoire récente des Québécois.

Ces paramètres étant agencés, l'auteure peut alors intégrer de façon très convaincante comment, historiquement, les territoires encore non-exploités du Québec sont devenus des objets d'appropriation idéologique et ensuite littérale à la suite des discours historiques et littéraires, tout particulièrement par l'étude spécifique d'un genre canonique au Québec,

le roman de la terre. Ce parti pris de rendre compte de l'habitus québécois d'exploitation des territoires nordiques par le biais de l'hydroélectricité rend compte de la grande originalité et efficacité de la chercheuse. Les relectures ainsi proposées de *Maria Chapdelaine*, *Trente Arpents*, *l'Appel de la race*, et tout particulièrement *Jean-Rivard, défricheur* sont particulièrement pertinentes pour expliquer le transfert idéologique du désir de la conquête du sol en celui de la conquête des ressources dites *nationales*, comme aussi pour démontrer la prégnance d'une certaine conception historique de la terre promise dans la représentation du pionnier hydroélectrique des grands projets énergétiques au Québec. Cette partie du livre ayant recours à une étude comparée des littératures traditionnelles nous paraît particulièrement réussie et exemplaire par la qualité de la démonstration.

Une autre composante extrêmement significatrice de l'ouvrage, qui en organise la deuxième partie, est celle qui illustre la fonction fondamentale de l'écriture du territoire, *Writing the land*, écriture d'abord littéraire, mais dont Desbiens montre bien aussi dans la partie suivante *Rewriting the Land* qu'elle se transforme aussi en cette réécriture souvent brutale qui est la plupart du temps le résultat des grandes exploitations énergétique, pétrolières et hydroélectrique, réarrangements massifs qui effacent avec une violence qui n'a plus rien de symbolique les territoires des Premières Nations, en l'occurrence celui des Cris de la Baie James, devenus inutilisables pour leurs besoins traditionnels et culturels. Ces transformations radicales exposent aussi la radicalité des différences perceptives de compréhension et de conception des paysages entre les peuples autochtones et les exploitants blancs, qu'ils soient québécois ou autres. Ici encore, Caroline Desbiens procède à une excellente analyse de ces réécritures troublantes qui accompagnent les reformulations des territoires en ressources exploitables.

L'auteure souligne, dans la dernière partie, avec également beaucoup de pertinence cette autre dimension culturelle propre aux exploitations massives d'énergie: leur transformation en spectacle et en 'fête' de l'énergie, phénomène qui ne n'est pas unique à l'hydroélectricité, mais dont l'État québécois semble s'être fait une spécificité au fil de son histoire énergétique. C'est là aussi un aspect culturel de l'énergie qui ne doit pas être sous-estimé.

En dernier lieu, la conclusion de l'ouvrage intitulée *Ongoing Stories and Powers from the North* mérite d'être lue et relue attentivement à la lumière de la persistance de Plan Nord des gouvernants successifs de l'État québécois, fantasme collectif et économique d'appropriation des territoires nordiques selon des modes variés que l'auteure ne condamne pas nécessairement en bloc. Le point de vue plus nuancé de Desbiens laisse la place qui est nécessaire à la continuité d'une pensée critique sur l'énergie et les résultats tangibles de son exploitation sur les paysages et

les cultures de ce Nord que nous voulons considérer comme une extension de nos propres paysages intérieurs.

Power form the North est en lui-même une puissante illustration de ce que doit être un authentique et innovatrice recherche en *energy humanity* : méthodologie sans défaut, refus de se laisser enfermer dans la binarité de la critique idéologie (risque constant dans les travaux sur l'énergie), sens de la nuance argumentative, très bonne culture littéraire et humaniste excellente présentation d'un corpus qui reste en en soi difficile à manier, et grande originalité interdisciplinaire, où s'effectuent sans heurts les passages de l'histoire, à la littérature, à la géographie physique et à la géographie culturelle avec une attention soutenue accordée à la question de l'adaptation malaisée des Cris du Québec au développement hydroélectrique massif de la Baie James .

Caroline Desbiens nous présente donc ici un ouvrage magistral et de haute qualité qui constitue une référence importante et un outil incontournable pour les travaux subséquents sur les cultures de l'énergie au Canada. Il est publié en anglais, ce qui n'est pas un reproche car cela aide à la dissémination nord-américaine des études importantes sur la société québécoise, mais il est impératif que ce livre soit aussi traduit en français, pour le rendre plus accessible aux communautés de chercheurs et d'étudiants francophones du Québec et du Canada qui s'intéressent aux questions et aux méthodes relatives à l'*energy humanity* dont le travail de Desbiens est une illustration brillante.

DOMINIQUE PERRON
Université de Calgary

Humanities and Social Sciences / Sciences humaines et sociales

***A History of Modern Experimental Psychology: From James and Wundt to Cognitive Science.* By George Mandler (Cambridge: MIT Press, 2007. xx + 287 p., notes, bibl. ISBN 978-0-2625-1608-2 \$34.95)**

To write a history of psychology, a familiarity with the historical trajectories of multiple disciplines is necessary. In the middle of the twentieth century, psychology and related fields underwent what is popularly known as “the cognitive revolution.” The cognitive revolution in psychology generally refers to an intellectual movement beginning in the 1950s that developed out of the application of research and methods derived from the fields of artificial intelligence and computer science into psychological disciplines, specifically the areas of language, memory, and information processing. Historical accounts that highlight the major debates and controversies within experimental cognitive psychology

during this period are few and far between. Furthermore, until recently, histories of this particular branch of modern psychology have tended to neglect the important social and cultural contexts that situate cognitivist theory and research.

George Mandler's latest book, *A History of Modern Experimental Psychology: From James and Wundt to Cognitive Science*, offers those who teach or conduct research in cognitive psychology a survey of major developments in cognitive science and experimental psychology from Antiquity to the present. Despite the suggestion of the title, this book is not an introduction to the history of scientific psychology, but rather to a specific strand: *cognitive* psychology. Mandler does not present the book as a complete history of experimental psychology, in fact, he chooses to leave certain fields, such as modern applied and developmental psychology (both heavily experimental) almost untouched. Mandler explains that this book was written in response to "increasing discomfort with the relative neglect of the history of our field—in particular, the history of the new cognitive psychology." (p. ix)

Mandler, now retired emeritus professor of psychology at the University of California San Diego, is considered a leading cognitivist and key member of the so-called "cognitive revolution" of the mid-twentieth century. This makes his account of the history of cognitive psychology especially notable. He is famous for his contributions to the fields of cognition and emotion, particularly the importance of autonomic feedback and the development and use of organization theory for understanding memory storage, recall, and recognition. Among his other books are *Mind and Emotion* (1975), *Mind and Body* (1984), *Human Nature Explored* (1994), and *Consciousness Recovered* (2002).

A History of Modern Experimental Psychology is divided into two sections. The first part attempts to summarize the history of the psychology of thought and memory, from Aristotle to the end of the nineteenth century. The second part explores the emergence of a robust form of experimental cognitive psychology in the aftermath of the cognitive revolution. Mandler begins by tracing the principal historical path from Wilhelm Wundt at Leipzig to the Würzburg School of Külpe, Marbe, Messer, Asch, Watt, and Bühler. The "behaviorist interlude" in America is attended to briefly and its eventual bankruptcy owing to the simplistic S-R formula discussed for the purposes of highlighting its shortcomings. Elsewhere in Europe, Mandler notes, complex cognitive processes were being elaborated during the inter-war years in Germany and Austria by Otto Selz and the Gestaltists, which eventually leads to the "discovery" of unconscious forms of thought in the early decades of the new century (p. 77). The detailed account of the subsequent systematic dismantling of German *Völkerpsychologie* under the Third Reich and the shift of cognitivist thought to America is a particular highlight of this

section. The second half of the book examines the developments of the cognitive revolution in the late twentieth century, its various sources and symptoms as well as the emergence of contemporary cognitive psychology with an emphasis on organizational over associationist accounts of psychological processes.

Mandler states at the outset of his book that one of the orientations informing his book was “a general attempt to place recent psychological history in the context of the general social and political culture in which it occurs.” (p. x) Yet the chapters dedicated to contextualizing the historical events that shaped psychology at this time (ch. 3, 8, 9) are considered “a diversion” (p. 125)—detached both organizationally and methodologically from the rest of the narrative. The explicit attempt to dissociate “the development of psychological theory and practice” from the “historical events and their specific effects on the history of psychology” (p. 125) creates a rift when relating transformations within the discipline of psychology to broader social and political events. For example, Mandler dismisses the advent of American functionalism and behaviourism as simply “a preoccupation with making things work” (p. 49) and “an interlude in the normal development of science.” (p. 176)

Unlike some American texts on the subject, Mandler’s account of the post-war origins of cognivism takes seriously its international legacy. Due credit is given to its British pioneers and Piaget, while Donald O. Hebb remains the lone obligatory Canadian mention. Readers familiar with major developments in neuropsychology will likely find Mandler’s brief summary of Hebb’s contributions to cognitive psychology lacking.

Donald O. Hebb remains a highly influential figure in the history of Canadian psychology. He is perhaps most famous for his book *The Organization of Behavior* (1949), which outlined his view of psychology as a biological science and presented his now famous cell-assembly theory. Though published at a time when physiological approaches in psychology were in decline, *The Organization of Behavior* became immensely popular, attracting a new generation towards a biologically-oriented psychology and establishing both McGill University and Montreal as premier hubs of neuropsychological research and activity in North America. It is from Hebb’s work with cell-assemblies and synaptic plasticity that we get the saying, “Cells that wire together, fire together.” In positioning himself in opposition to the dominant radical behaviourism of his time Hebb emphasized the importance of understanding what goes on between stimulus and response, and in doing so helped pave the way for the cognitive revolution. Despite having “cut the knot of the link between physiology and psychology.” (p. 171) Mandler’s elaboration of Hebb’s contribution in the history of experimental psychology is restricted to a mere paragraph which barely touches the intricacies of Hebbian theory nor neoconnectionist thought.

Generally, the book is more readable than other texts of its kind; the author's keen familiarity with the history of Western philosophical thought translates well throughout this historical survey. Mandler is adept at mapping the ebb and flow of the popularity for particular philosophical and psychological schools of thought and in doing so manages to weave an overall convincing narrative of simultaneous innovation and rediscovery.

Eric Oosenbrug
York University

Medicine / Médecine

***The Making of Modern Medicine: Turning Points in the Treatment of Disease.* By Michael Bliss.** (Toronto: University of Toronto, 2010. 112 p. ISBN 978-1-4426-4175-4 \$23.00).

Developed from the Joanne Goodman Lecture which Bliss delivered in 2008 at the University of Western Ontario, *The Making of Modern Medicine* is a distillation of Bliss' major publications and a summary of his interpretation of the history of medicine in the modern world. The book is structured around three cases studies: the Montreal smallpox epidemic of 1885, the development of Johns Hopkins Medical School and the discovery of insulin at the University of Toronto. Professional historians will find the work concise but redundant in relation to the four published monographs which form the backbone of the material presented. Highly accessible prose and style will allow non-professional readers to enjoy the condensed presentation of complex topics like the discovery of insulin and the impact of Dr. William Osler on the medical profession.

The Making of Modern Medicine presents a considered attempt to trace the evolution of public perceptions of medicine and the physicians' role in treating disease. The first chapter addresses the fatalism which accompanied outbreak of disease in the 19th century. Bliss paints a portrait of the book's hero and the epitome of what Bliss feels a physician should be, Dr. William Osler, who at one point resigned himself to reading Christian scripture to a patient suffering from black smallpox and facing certain death. Osler is powerless to cure or delay the inevitable and turns to divine comfort for his patient, an appeal to faith in the last hour. Faith appears to be the central metaphor of the book: first, faith that a better life awaits the infirmed and eventually faith in medicine to at least delay the suffering of disease. This transformation of hope from divine will to scientific methods in the 19th century makes the physician appear

to be a new kind of deity. Physicians learn the trades and skills, as seen at Johns Hopkins, to stay the inevitable arrival of death. Surgery begins to do more good than harm; a physician's real talent extends beyond merely the diagnostic to effective treatment and cure. Humanity's expectations grow apace with each breakthrough. By the discovery of insulin physiological "resurrections" occur in response to treatment of diabetes and the physician as metaphor for God nears completion. The book is rife with Christian imagery and scriptural references.

Stylistically, the section devoted to preeminent surgeon Harvey Cushing is interesting but serves as a fascinating adjunct rather than a structural aid to Bliss' argument. Otherwise the book flows smoothly.

Several topics covered in the book resonate in our contemporary world. Two specifically offer a valuable historical explanation for the formation and manifestation of fears of vaccination. The result of these fears exacerbated the smallpox epidemic in Montreal. Reliance on naturopathy and "quasi-medical" remedies like ointments and herbs, which claimed healing powers and preventative properties are reminiscent of statements made by "essential oils" sales consultants today. Even the Labatt brewing company attempted to profit from health claims by claiming its beer was an effective prevention to smallpox (p. 25). Images of the anti-vaccination campaigns and unscrupulous advertising are the strongest of the illustrations presented in the book and demonstrate the political and economical opportunities at hand during health-care crises.

The book's conclusion is a provocative retrospective on the evolution of faith in modern medicine. The result of a lifetime of study, the epilogue is rhetorical and appropriate for modern expectations of medicine and physicians. Expectations that are best tempered with the awareness that outright cures are still rare in medicine. Rather, prevention and maintenance are medical realities. An insightful metaphor used by Bliss to describe the spiraling costs of medical insurance as life expectancy soars is that of a snowman. A snowman inevitably melts as spring arrives and the physician must dedicate ever increasing resources to stop the thaw as the spring wanes to summer; "The more success we have, the tougher the struggle, the higher the cost." (p. 91).

While the doctors whose history Bliss outlines so elegantly made extraordinary contributions to medicine, one can't help but feel that this book leans a bit too much on the narrative of unbridled progress based upon the brilliance of great and inspirational people. As a consequence, the cumulative and invaluable contributions of other health care workers who toiled in the shadows remain invisible. In the end, the history of medicine is the history of billions of individuals making their peace with an eternal truth while millions of everyday health-care workers fight the tide, a noble struggle and worthy of praise, not merely the giants immortalized in stone and covered in ivy.

This book is accessible and provides a valuable synopsis of Bliss' major works and an introduction to the history of medicine. Bliss has provided an important resource for anyone beginning to contemplate modern medicine and pondering the future of the industry.

STEVE DUECK
University of Winnipeg

***Psychedelic Psychiatry: LSD on the Canadian Prairies.* By Erika Dyck.** (Winnipeg: University of Manitoba Press, 2012. xvi + 200 p., notes. ISBN 978-0-88755-733-0 \$27.95).

LSD — d-lysergic acid diethylamide — evokes images of wild, even dangerous behaviour induced by out of control hippies ingesting this now legendary hallucinogenic drug. It would surprise most people to know that staid, professionally attired middle-aged doctors were among the biggest proponents of the use of this substance well before it took off in popular culture as the drug of choice for people who wanted to have a transcendent high. Erika Dyck's book recounts the efforts of a group of psychiatrists and their colleagues centered in Saskatchewan who sought to investigate the therapeutic benefits of LSD for people experiencing mental health and addiction problems (alcoholism in the latter case). Foremost among this group of medical researchers were Humphry Osmond—who coined the term “psychedelic” as meaning an “expansion of mind” (p. 2)—and fellow psychiatrist Abram Hoffer.

Osmond moved from London, England to Weyburn Saskatchewan in 1951 to work at the mental hospital there. He was attracted, as were a number of other internationally trained physicians, by the more open-minded research possibilities in the prairie province than existed back in the home country. Dyck shows the context of how the social democratic government of Tommy Douglas was avidly recruiting medical experts in various fields, including mental health, by fostering a climate of research innovation with government support to help establish universal health care. This was more than Osmond could expect for his line of research in England and so, for the better part of the next two decades, he based his work in Saskatchewan where he met native-born Hoffer soon after arriving.

Together they promoted biochemical theories of mental illness and argued that LSD, if properly studied and administered, could ‘cure’ a person of madness, particularly schizophrenia. Their theories were grounded partly in international developments surrounding the increasing interest in using drugs in mental-health treatment from the early 1950s onwards, and partly in the way people who ingested LSD responded to

their experience—much like a person diagnosed with schizophrenia, the doctors believed. To be able to harness this drug to get inside, understand and then treat a person's hallucinations was a driving force behind this research. In undertaking LSD psychiatric research proponents observed the response of research subjects, and some of them even took the drug to understand its manifestations and description by the user. As Dyck shows, this approach combined both biochemical and psychoanalytical theories at a time when the former was in ascendancy while the latter was in decline among mental health professionals (Hoffer and Osmond later abandoned psychoanalysis).

During the 1950s, LSD research was being undertaken internationally as one of a host of drugs being tested within psychiatry. Initially it was not controversial among the wider public, particularly at a time when drugs were seen by patients' family members as less invasive than notorious somatic treatments like lobotomy. Indeed, after initial media reports waxed poetic about the metaphysical nature of the experience, volunteers to take LSD were not hard to find. This included graduate students and even doctors' wives who joined in an existential time together with medical observers recording their expressions and behaviour, all in the hope of unlocking the mysteries of the mad mind and reversing the biological agents that, Hoffer and Osmond believed, caused psychoses. Both physicians believed taking this drug enabled users to identify with people diagnosed with schizophrenia, so much so that hospital staff were asked to take LSD so they could better relate to patients. While Dyck briefly alludes to ethics in regard to these tests, more could have been written about this issue given the power differentials involved, particularly for people who were in subordinate positions to the researchers, an obvious conflict of interest. Dyck was able to interview a "very small number" of ex-patients who heard about her research, all of whom provided positive recollections of the Saskatchewan LSD experiments (p. viii). Experiments with non-patients (who are irritatingly referred to as "normals" which an explanatory note on page 146 does little to dispel) also generally reveals positive recollections. This contrasts with the popular image of the self-destructive and homicidal impulses that are believed to be unleashed by this drug. Given the legal constraints about contacting ex-patients and lack of documentary evidence, it is likely that with the passage of time this part of the LSD story in Saskatchewan will remain incomplete. While Dyck notes that patients volunteered for these experiments, she could have raised the ethical concern about how individuals confined in an institution have been known to volunteer under duress, so that further reflection is needed to understand their participation.

By the mid-1960s, with the rise of student protest movements, the popularization of LSD as a counter-culture drug by such gurus as fired

Harvard professor Timothy Leary, and the excessive media hype leading to a moral panic over illicit drug use (as opposed to approved drug use via pharmaceutical companies), LSD and its psychiatric proponents had come under increasing attack. Dyck makes it clear that even prior to the massive negative publicity in the 1960s surrounding LSD, Hoffer and Osmond and their fellow LSD researchers had to defend themselves within the medical community which was generally skeptical of their work, even though they were viewed as leading international experts in this field. As more criticism arose of LSD among physicians, politicians and the media, the professional status of LSD medical researchers declined.

By 1968 Hoffer and Osmond and their like minded colleagues, if they hadn't already abandoned this line of research to save their careers, were soon given no choice but to do so with the criminalization of their favoured drug in various countries. It was made illegal in Canada in 1968 thus ending any further hope of publicly accepted LSD medical experimentation. In the preceding decade, the medical profession and federal regulators had come to accept drug research that, as Dyck notes "relied on a new cult of expertise where authority derived from method and not experience." (p. 121) The experiential focus that researchers like Hoffer and Osmond emphasized was replaced by tests in which peoples' experiences of medications, let alone of madness, was of no concern to the pharmaceutical companies and their collaborators in psychiatry. Yet, for all of Hoffer and Osmond's seemingly unconventional practices and ideas, they too fit within the contemporary orientation of their profession in that they sought a bio-medical explanation for madness with a chemical substance to provide the answers. Ironically, the widespread use of officially approved psychoactive drugs in the decades since the LSD research Dyck so ably describes has shown that what came after, if anything, caused more widespread damage than the use of psychedelic substances did in its heyday.

GEOFFREY REAUME
York University

Professions à part entière. Histoire des ergothérapeutes, des orthophonistes, des physiothérapeutes, des psychologues et des travailleuses sociales au Québec. Par Julien Prud'homme. (Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 2011. 228 p., notes. ISBN 978-2-7606-2254-8 29.95 \$).

Raconter les professionnelles de la santé qui ne sont ni médecins ni infirmières, en proposant un vrai tour du Québec, c'est ce à quoi nous convie l'historien Julien Prud'homme, lauréat du prix Michel-Brunet de

l'Institut d'histoire de l'Amérique française (édition 2010-2012), dans *Professions à part entière*. Cet ouvrage lève le voile sur la place des femmes œuvrant dans le large champ de la santé en tant qu'ergothérapeutes, orthophonistes, physiothérapeutes, psychologues et travailleuses sociales... en devenir. Sur plus d'un demi-siècle, Julien Prud'homme présente les stratégies élaborées par celles autrefois qualifiées d'« auxiliaires » ou de « paramédicales », afin de s'émanciper de la tutelle des spécialistes de la médecine et se faire reconnaître comme professionnelles à part entière.

Trois parties couvrent les années 1940 jusqu'en 2010. Le premier chapitre, L'hôpital, les « paramédicales » et les médecins spécialistes dans le Québec d'après-guerre, trace rapidement les origines des métiers paramédicaux – surtout exercés par des femmes – pour s'intéresser plus spécifiquement aux tensions qui émergent des paramètres restreints de leur pratique. Un modèle ressemblant au cadre d'action des infirmières, subordonnées des médecins, dont les paramédicales cherchent à se dissocier. Le chapitre deux, Professionnelles au temps des réformes, 1970-1985, met en scène des professions que nous pourrions croire, nous dit Julien Prud'homme, arrivées à maturité et qui évoluent à l'écart des pouvoirs qui les gênaient. Toutefois, malgré le développement du système de santé québécois, les modalités d'intervention auxquelles aspirent les ergothérapeutes, les orthophonistes, les psychologues et les travailleuses sociales ne sont toujours pas à la hauteur de leurs attentes. Et cela, malgré leurs efforts pour mieux faire reconnaître leur champ d'expertise en misant sur une formation universitaire aux cycles supérieurs et en définissant la spécificité de leur rôle thérapeutique. La dernière partie, Nouveaux diagnostics et nouvelles positions, 1985-2010, met en lumière le rayon d'action des ordres professionnels que les professionnelles de la santé ont constitués ainsi que l'élargissement de leurs nouveaux territoires de pratique.

Cette histoire des ergothérapeutes, orthophonistes, physiothérapeutes, psychologues et travailleuses sociales est basée sur une rigoureuse enquête menée dans plusieurs fonds d'archives, entre autres, celles des ordres professionnels et de certaines universités. Le dépouillement systématique des revues professionnelles et des fonds documentaires d'établissement de soins de Montréal et de nombreuses autres régions du Québec permet à Julien Prud'homme de rendre compte avec brio de l'évolution des pratiques de soins et des tensions qui en émergent. L'exemple des psychologues qui se butent au contrôle des psychiatres, dans les années 1970 et 1980, est démontré à partir de conflits majeurs recensés tant à l'hôpital Charles-LeMoine (Longueuil), à l'Institut Philippe-Pinel (Montréal), à l'hôpital Pierre-Janet (Hull), à l'hôpital Honoré-Mercier (Saint-Hyacinthe) qu'à l'hôpital Saint-Vallier (Chicoutimi) (p. 112-113). Ce tour du Québec, via ses institutions de

soins, permet au lecteur d'évaluer le partage difficile des activités diagnostiques et thérapeutiques, entre paramédicaux et spécialistes de la médecine, en ayant accès à un portrait de la situation ne se limitant pas à celui du grand Montréal.

La longue route menant à l'émancipation des professionnelles de la santé et à la reconnaissance de leurs qualifications, de leurs expertises et de leur professionnalisme nous invite – même si cela n'est pas la visée de l'auteur – à repenser à celle que parcourent toujours les infirmières. Nul doute que *Professions à part entière*, renforce l'idée du rendez-vous manqué des infirmières proposée récemment par Nicole Rousseau et Johanne Daigle¹. La question des diplômes explique, en grande partie, la stratégie gagnante des paramédicales qui leur a permis d'accéder à une plus grande autonomie dans leur sphère de compétence. Au cours de la première décennie du XXI^e siècle, alors que les praticiennes en orthophonie, en psychologie, en ergothérapie et en physiothérapie recommandent à l'Office des professions des études de 2^e et 3^e cycles comme seuil d'admission à la pratique, les infirmières débattent encore sur la nécessité de conserver le diplôme de niveau collégial comme exigence minimale pour devenir membre de l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec (OIIQ). Et cela, malgré le fait que le diplôme universitaire est au cœur des revendications des associations infirmières depuis les années 1920. Nous pouvons ici prendre la pleine mesure des nombreux avantages non seulement de la volonté d'un personnel soignant qui n'est ni médecins ni infirmières à se rapprocher d'une formation comparable à celle exigée en médecine, mais également de leurs stratégies pour neutraliser la menace d'une substitution de leur rôle par des techniciennes.

Le parcours, depuis les années 1940 jusqu'en 2010, de cinq professions illustre la ténacité et la détermination de plusieurs générations de femmes à s'affranchir de l'autorité médicale. C'est avec talent que Julien Prud'homme ajoute à l'historiographie une nouvelle page sur l'importante contribution des femmes dans le champ de l'histoire de la santé, celle des ergothérapeutes, des orthophonistes, des physiothérapeutes, des psychologues et des travailleuses sociales, de laquelle pourront s'inspirer les jeunes générations de professionnelles de la santé.

MARIE-CLAUDE THIFAUT
Université d'Ottawa

1. Nicole Rousseau et Johanne Daigle, *Infirmières de colonie. Soins et médicalisation dans les régions du Québec, 1932-1972* (Québec: Presses de l'Université Laval, 2013).

Au temps de la petite vérole. La médecine au Canada au XVII^e et XVIII^e siècles. Par Rénald Lessard. (Québec: Septentrion, 2012. viii + 442 p., ill., notes, bibl., index. ISBN 978-2-8944-8695-5 \$42.95).

Dans cet ouvrage, dont il convient dès l'abord de souligner la richesse documentaire et l'abondance iconographique, Rénald Lessard poursuit un travail amorcé dans sa thèse de doctorat, soutenue en 1994. Il y appréhende les pratiques thérapeutiques implantées en Nouvelle-France dans la perspective d'un transfert à sens unique des dispensateurs de soins, de leurs connaissances et des structures institutionnelles qui les encadrent, le livre visant essentiellement à démontrer que, loin de se particulariser par leur contact avec le Nouveau Monde, « la pratique médicale et le corps médical dans la vallée du Saint-Laurent aux XVII^e et XVIII^e siècles sont demeurés essentiellement français jusqu'à la guerre de l'Indépendance américaine » (p. 14). L'étude s'inscrit ainsi dans une polémique historiographique issue des années 1960 et qui, quoique fascinante, ne pourra manquer d'apparaître un peu surannée au lecteur académique.¹ Tout en permettant une exploration exhaustive et originale de l'univers médical en Nouvelle-France, cette problématique marque en effet les limites de l'ouvrage : bien qu'elle permette d'établir un portrait exceptionnel de certains aspects socioculturels peu étudiés de l'histoire de l'Amérique française et qu'elle conduise à une description minutieuse de la vie médicale pré-moderne, elle introduit peu de perspectives nouvelles au domaine plus spécifique de l'histoire des sciences.

Après avoir souligné que les pratiques médicales implantées en Nouvelle-France reposent elles-aussi sur les théories humorales et les conceptions religieuses dominantes en Europe, Lessard entreprend de cerner les besoins médicaux des Canadiens en termes de morbidité et de mortalité. Hormis quelques rares maladies endogènes, comme le mal de la baie Saint-Paul, une variété particulièrement virulente de syphilis, les habitants de la Nouvelle-France souffrent des mêmes maux que leurs contemporains européens : variole et typhus surtout, mais aussi tumeurs, ulcères et chancres, vers et parasites, scorbut, goute, blessures accidentelles, noyades, etc. Pour l'auteur, de telles similitudes dans la perception et l'identification des maladies facilitent le passage des membres du corps médical de la France à la Nouvelle-France et « rendent inutiles un renouvellement ou une adaptation des savoirs et des pratiques provenant de la métropole » (p. 81). L'examen d'inventaires après décès et de commandes passées auprès de fournisseurs européens montre

1. Richard H. Shryock, *Medicine and Society in America, 1660-1860* (New York: New York University Press, 1960); Toby Gelfand, « Medicine in New France », in Ronald L. Numbers, ed., *Medicine in the New World. New Spain, New France, and New England* (Knoxville: University of Tennessee Press, 1987): 64-100.

d'ailleurs que chez les praticiens canadiens, la médication prescrite et les instruments de la pratique ne se démarquent guère par leur originalité : alors que différents remèdes spécifiques, cordiaux et narcotiques sont bel et bien intégrés à la pharmacopée générale, il n'en demeure pas moins qu'avec la saignée, « purger et administrer des clystères demeurent les actes médicaux les plus courants de cette médecine essentiellement évacuante » (p. 150). Inversement, cet examen permet aussi d'assurer que « les contributions autochtones et canadiennes à la pharmacie et à la pratique médicale en général sont relativement limitées et ne change guère la pratique médicale officielle » (p. 151).

Le recours à l'automédication ou aux guérisseurs non reconnus est commun en Nouvelle-France, et les pratiques de dévotion côtoient librement la médecine officielle. À cet effet, l'auteur évoque l'anecdote de ce chirurgien de Montréal qui, en 1689, « est débouté dans sa demande pour des pansements et des médicaments après que le défendeur eut fait valoir que la jambe de sa femme a été guérie lors d'un pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré » (p. 162) bien plus que par les soins reçus de lui. Dans l'ensemble, cependant, il semble que « les rebouteux, charlatans, mages et autres praticiens non reconnus qui semblent si nombreux en France ont laissé peu de traces au Canada » (p. 406). Le rôle des institutions hospitalières et leur implantation sont beaucoup mieux documentés. Un réseau officiel de soins est en effet très tôt établi par les administrateurs coloniaux, son architecture, son idéologie et son mode de fonctionnement correspondant en tous points aux caractéristiques du modèle français. Les hôpitaux généraux y occupent des fonctions d'asile et d'hospice alors que les hôtels-Dieu, séculièrement considérés comme des lieux de prédilection pour le traitement des âmes, agissent déjà comme des instruments de médicalisation des populations – ce dont témoigne la présence en leur sein d'un corps médical d'élite, essentiellement financé et contrôlé par l'État métropolitain, et qui intervient le plus souvent gratuitement auprès de sa clientèle institutionnelle.

Qu'ils s'intègrent aux différentes institutions à vocation soignante ou qu'ils exercent à titre privé, les membres du corps médical font partie d'un système de professions hautement hiérarchisé. Divisé en trois groupes principaux, ce système comprend les apothicaires et les chirurgiens, mais est dominé par les médecins. Détenteurs de diplômes universitaires, ces derniers sont difficiles à attirer et à retenir dans une colonie éloignée des grands centres. Pour toute la période, on n'en compte que trois au Canada, le plus célèbre étant Michel Sarazin, dont l'œuvre médicale se complète de travaux en botanique, en zoologie et en minéralogie, qu'il communique comme correspondant à l'Académie royale des sciences. Les apothicaires sont rares eux aussi, bien qu'on en rencontre épisodiquement au collège des Jésuites ou à l'Hôtel-Dieu de Québec. L'essentiel des soins est

prodigué par les chirurgiens-barbier, qui composent le plus fort contingent de praticiens de la santé établis dans la colonie, une « caractéristique que l'on retrouve aussi en France, mais à un degré moindre » (p. 408). Leur propre élite comprend les lieutenants du premier chirurgien du roi et les chirurgiens du roi, dont la sélection exclusive parmi le personnel médical métropolitain démontre clairement « l'inaccessibilité pratique des postes de prestige pour les Canadiens ou pour les Français établis dans la colonie depuis longtemps, malgré tous les efforts consentis pour acquérir une bonne formation » (p. 310). Formés sur le modèle d'un apprentissage par compagnonnage, qui peut occasionnellement débiter localement, les chirurgiens du commun sont essentiellement des métropolitains arrivés au Canada comme militaires ou chirurgiens de navire. Après la Conquête et surtout la Déclaration d'indépendance des États-Unis, c'est ce groupe des chirurgiens militaires qui formera le principal bassin de recrutement de l'élite médicale canadienne. Désormais rattachés à la métropole britannique, ces chirurgiens seront au cœur du remplacement des institutions médicales françaises, une ordonnance royale de 1788 leur confiant notamment l'ensemble du processus des accréditations de pratique.

Témoignant de la passion archivistique de son auteur, ce livre mobilise un appareil documentaire colossal tout en sachant continuellement tenir le cap vers sa propre démonstration. D'une écriture généralement agréable, le texte souffre cependant de quelques redites, les mêmes citations étant par exemple convoquées en divers passages du texte – un défaut de forme mineur qui laisse cependant l'impression que l'ensemble relève d'un collage de textes rédigés indépendamment les uns des autres. Au lecteur désireux de voir prendre forme les singularités du système québécois de soins, ce qui est une affaire des XIX^e et XX^e siècles, on recommandera enfin la lecture complémentaire de l'ouvrage récent de Denis Goulet et Robert Gagnon,¹ qui peut être considéré comme une suite logique à celui de Lessard.

JEAN-PHILIPPE GENDRON
Université du Québec à Montréal

Epidemic Encounters: Influenza, Society, and Culture in Canada, 1918-20. By Magda Fahrni and Esyllt W. Jones (eds.). (Vancouver: University of British Columbia Press, 2013. ix + 290 p., ill., notes, bibl., index. ISBN 978-0-7748-2213-8 \$34.95).

1. Denis Goulet et Robert Gagnon, *Histoire de la médecine au Québec, 1800-2000. De l'art de guérir à la science de soigner* (Québec: Septentrion, 2014).

Were we to go by the body count alone, the 1918 influenza pandemic should have long reigned supreme as a “sampling device” by which historians (following Charles Rosenberg’s formulation) could effectively assay social conflict in the past. The fact that this has only recently begun to change points to the failure of previous generations to attend to the contingent structure of the pandemic’s narrative framework. Where cholera and AIDS (for example) seemed to cut striking figures against the backgrounds of class conflict in the nineteenth century or sexual politics in the twentieth, pandemic influenza was so ubiquitous as to be nearly invisible. It offered little by way of biomedical or public health victories (as Alfred Crosby pointed out decades ago)—so why remember it? Its brevity made it seem incidental to the drone of the Great War, with its apogee in November 1918 offering a kind of moral coda, a fitting end to the sounds of humankind’s self-destructive savagery.

In the tradition of the past fifteen years of historical research on the pandemic, *Epidemic Encounters* offers yet another series of articulate and engaging responses to such assumptions. The volume’s focus is strictly Canadian, but its approach emerges from a much broader interdisciplinary alliance between historians, geographers, and anthropologists. The result is an effective amalgam of research styles that helps restore the 1918 pandemic to its rightful place as one of the signal events of the twentieth century.

Pandemic politics are front-and-centre in several of the essays. Magda Fahrni’s analysis of Montrealers’ letters to newspapers and bureaucrats reveals the public’s understandings of public health interventions. But it also points towards citizens’ attempts to use the epidemic to frame perennial complaints about the city’s management. This emphasis on the local is reformulated by Heather MacDougall, in a comparative study of how Toronto public health handled flu in 1918 and SARS in 2003. In both cases, what was learned on the ground was unevenly translated at the provincial and federal levels, thereby challenging the notion that clear and simple “lessons” could be drawn from either outbreak. Mark Osbourne Humphries, in contrast, starts at the top, showing how the military’s interpretation of national interest (transporting recruits destined for the European front and for the Siberian Expeditionary Force) conflicted with, and ultimately trumped, national public health interests, thereby focussing disaffection “across traditional boundaries of ethnicity and class.” (p. 23)

At the micro-level, however, ethnicity and class seem to have had an important role to play in the distribution of disease burden. Karin Slonim argues that First Nations and Métis in Norway House and Fisher River suffered higher flu mortality rates in part because the overtrapping and

intensification of the fur trade in these areas extended traplines and undermined traditional family structures of care, putting these groups at greater risk. D. Ann Hering and Ellen Korol's study of mortality patterns in Hamilton lead the authors to a similar conclusion; namely, that risk of dying from flu was higher in the working-class north end of the city.

Narrative rhetoric, on the other hand, seems to have presented the flu quite differently. Mary-Ellen Kelm's study notes that Canadian newspapers tended to portray certain populations (Aboriginals, Mennonites, Chinese) as suffering from excess mortality not because they had been victimized by contemporary capitalism, but because they had failed to sufficiently modernize. Modernity also figures in Elylt Jones' study of the spiritualist tendencies of a middle-class Winnipeg family. Here, we find Dr. Thomas Hamilton, a practitioner of the new scientific medicine, ardently pursuing psychical research in order to communicate with his dead son, taken by the flu in 1918. While Jones is only able to make a circumstantial case for this linkage, her more important point is well-taken: the very nature of modernity was an open and deeply personal question for many Canadians after the Great War, and the sudden and massive destruction wrought by the flu almost certainly fuelled the drive to somehow reconcile the Scientific with the Human.

Social historians and Canadianists alike will find this volume valuable for both teaching and research. It is an excellent introduction to the diverse ways in which the study of epidemic disease can help us better understand the past. Overall, however, the volume suffers from a lack of synthesis. There is little cross-discussion between the various chapters, and the highly localized focus sometimes comes across as an end unto itself. This impression was not helped by the editors' claim that *Epidemic Encounters* brings us "one step closer to a coast-to-coast picture of the pandemic's history" (p. 2), as if such a goal was desirable, or even possible. The splendid isolation of each chapter is further entrenched by the fact that very few of the authors spend much (if any) time with the substantial body of non-Canadian scholarship on the same topic. This failure to take an interest in how Canadian experiences of flu fit into the global picture of what was, after all, a pandemic, may well limit the international impact of *Epidemic Encounters*. And that would be a shame, given the significance and the quality of the material its contributors have on offer.

KENTON KROKER
York University